

CŒuvre intégrale : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731.**Problématique : *Manon Lescaut*, roman réaliste ou roman janséniste ?**

1. "Quelque chose d'assez touchant", l'incipit, de "Je fus surpris en entrant dans ce bourg", jusqu'à "je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien."
2. Des Grieux rencontre Manon pour la première fois, de "J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens." jusqu'à "qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi."
3. La mort de Manon, de "Pardonnez, si j'achève.." jusqu'à "le peu de sentiment et de connaissance qui me restait."

"Quelque chose d'assez touchant"

Manon Lescaut fait en réalité partie des Mémoires et aventures d'un homme de qualité, dans lesquels le narrateur, Renoncour, évoque sa rencontre avec celle qui deviendra l'héroïne éponyme du roman et son amant, Des Grieux. Renoncour cédera bientôt la parole à Des Grieux, dont le récit à la première personne constituera l'essentiel du roman.

Dans l'incipit, Renoncour aperçoit Manon pour la première fois. On apprend ensuite que Des Grieux a tout quitté pour suivre la jolie Manon, avec laquelle il vivra de courts moments de bonheur avant de découvrir son infidélité.

Je fus surpris en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitants en alarme. Ils se précipitaient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie, devant laquelle étaient deux chariots couverts. Les chevaux, qui étaient encore attelés et qui paraissaient fumants de fatigue et de chaleur, marquaient que ces deux voitures ne faisaient qu'arriver.

Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venait le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisait nulle attention à mes demandes, et qui s'avançait toujours vers l'hôtellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer revêtu d'une bandoulière, et le mousquet ⁽¹⁾ sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. "Ce n'est rien, monsieur, me dit-il ; c'est une douzaine de filles de joie ⁽²⁾ que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce ⁽³⁾, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans".

J'aurais passé ⁽⁴⁾ après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion.

"De quoi s'agit-il donc ? lui dis-je.

- Ah ! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur !"

La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier ⁽⁵⁾. J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis, en effet, quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étaient enchaînées six par six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie ⁽⁶⁾.

Comme les six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier et je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. "Nous l'avons tirée de l'Hôpital (7), me dit-il, par ordre de M. le Lieutenant général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir (8) quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce ; il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant".

Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement ; mais on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien.

Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, I, 1731.

1. Mousquet : sorte de fusil que l'on porte avec une bandoulière. 2. Filles de joie : prostituées. 3. Actuellement Le Havre. 4. J'aurais passé : j'aurais continué mon chemin. 5. Palefrenier : domestique chargé de l'entretien des chevaux.

6. Modestie : pudeur ou honte. 7. L'Hôpital Général était un lieu de détention pour les pauvres et les auteurs de troubles. 8. Équivaut à un renforcement de l'expression : "J'ai véritablement quelques égards".

Des Grioux rencontre Manon pour la première fois

Le marquis de Renoncour, "l'homme de qualité" qui raconte ses mémoires, a retrouvé par hasard, deux ans après l'avoir vu pour la première fois, le mystérieux jeune homme amoureux d'une "fille" surveillée par des policiers et destinée à être embarqu[ée] pour l'Amérique. L'inconnu est le chevalier Des Grioux, qui fait le récit de ses malheurs...

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport.

J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un

20 moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup
mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes
sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on
l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir qui s'était déjà
déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la
25 cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et
mon éloquence scolastique (1) purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain.
Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait
être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui
laissait nul moyen de l'éviter.

30 La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces
paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me
permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle
voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle
m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et
pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me
35 venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une
divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses
pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge ;
elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle
croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que
40 j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour imaginer
tout d'un coup les moyens de la servir je m'en tenais à cette assurance générale, qui
ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi.

1. Scolastique: issue de l'étude. Des Grieux vient de terminer ses études de philosophie, à 17 ans.
Manon a 15 ans...

La mort de Manon

*Manon est déportée en Louisiane. Des Grieux la suit jusqu'à La Nouvelle-Orléans, se bat en
duel pour elle. Il l'entraîne dans le désert.*

"Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un
malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais,
quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur
chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

5 Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère
maîtresse endormie et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler
son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait
froides et tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce
mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix faible,
10 qu'elle se croyait à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ce discours que pour un
langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de
l'amour. Mais, ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de
ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que
la fin de ses malheurs approchait. N'exigez point de moi que je vous décrive mes
15 sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus
d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la
force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

20 Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

25 Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre, dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable.

30 Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer la fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant

35 d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel et j'attendis la mort avec impatience.

40 Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que, pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère, il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais et le dessein déterminé de mourir avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi, ne demeurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais sur la fosse, sans perdre le peu de connaissance et

45 de sentiment qui me restait."

Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731.

Groupement de textes : Quand le roman parle de théâtre

Problématique: Quelles images du théâtre les auteurs du groupement de textes nous donnent-ils ?

1. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, 2^e partie, 1836-1843. Lucien de Rubempré découvre le théâtre parisien.

2. Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, XV, 1856. Madame Bovary à l'opéra de Rouen.

3. Albert Camus, *La Peste*, ch. IV, 1947. Quand la peste est mise en scène...

Lucien de Rubempré découvre le théâtre parisien

Jeune homme idéalement beau, Lucien Chardon quitte la ville d'Angoulême en compagnie de sa protectrice, Madame de Bargeton, pour aller chercher à Paris la gloire littéraire. Il y perdra vite ses illusions, comme ici, lors de sa première sortie au théâtre, où il a été invité, ainsi que Madame de Bargeton, par le baron du Châtelet, qui vient également d'Angoulême, mais qui a longtemps vécu à Paris, où il était "Secrétaire des Commandements" - c'est-à-dire secrétaire particulier - d'une princesse.

Là où le poète était inquiet et gêné, l'ancien Secrétaire des Commandements se trouvait comme un poisson dans l'eau. Du Châtelet souriait aux hésitations, aux étonnements, aux questions, aux petites fautes que le manque d'usage arrachait à

5 son rival, comme les vieux loups de mer se moquent des novices qui n'ont pas le
 pied marin. Le plaisir qu'éprouvait Lucien, en voyant pour la première fois le
 spectacle à Paris, compensa le déplaisir que lui causaient ses confusions ⁽¹⁾. Cette
 soirée fut remarquable par la répudiation ⁽²⁾ secrète d'une grande quantité de ses
 idées sur la vie de province. Le cercle s'élargissait, la société prenait d'autres
 10 proportions. Le voisinage de plusieurs jolies Parisiennes si élégamment, si
 fraîchement mises, lui fit remarquer la vieilleries de la toilette de M^{me} de Bargeton,
 quoiqu'elle fût passablement ambitieuse : ni les étoffes, ni les façons, ni les couleurs
 n'étaient de mode. La coiffure qui le séduisait tant à Angoulême lui parut d'un goût
 affreux comparée aux délicates inventions par lesquelles se recommandait chaque
 15 femme. - Va-t-elle rester comme ça ? se dit-il, sans savoir que la journée avait été
 employée à préparer une transformation. En province il n'y a ni choix ni comparaison
 à faire : l'habitude de voir les physionomies leur donne une beauté conventionnelle.
 Transportée à Paris, une femme qui passe pour jolie en province n'obtient pas la
 moindre attention, car elle n'est belle que par l'application du proverbe : *Dans le*
 20 *royaume des aveugles, les borgnes sont rois*. Les yeux de Lucien faisaient la
 comparaison que M^{me} de Bargeton avait faite la veille entre lui et Châtelet ⁽³⁾. De son
 côté, M^{me} de Bargeton se permettait d'étranges réflexions sur son amant. Malgré son
 étrange beauté, le pauvre poète n'avait point de tournure ⁽⁴⁾. Sa redingote ⁽⁵⁾ dont les
 manches étaient trop courtes, ses méchants gants de province, son gilet étriqué, le
 25 rendaient prodigieusement ridicule auprès des jeunes gens du balcon : Madame de
 Bargeton lui trouvait un air piteux. Châtelet, occupé d'elle sans prétention, veillant sur
 elle avec un soin qui trahissait une passion profonde ; Châtelet, élégant et à son aise
 comme un acteur qui retrouve les planches de son théâtre, regagnait en deux jours
 tout le terrain qu'il avait perdu en six mois. Quoique le vulgaire n'admette pas que les
 30 sentiments changent brusquement, il est certain que deux amants se séparent
 souvent plus vite qu'ils ne se sont liés. Il se préparait chez madame de Bargeton et
 chez Lucien un désenchantement sur eux-mêmes dont la cause était Paris. La vie s'y
 agrandissait aux yeux du poète, comme la société prenait une face nouvelle aux
 yeux de Louise. A l'un et à l'autre, il ne fallait plus qu'un accident pour trancher les
 liens qui les unissaient. Ce coup de hache, terrible pour Lucien, ne se fit pas
 35 longtemps attendre. Madame de Bargeton mit le poète à son hôtel, et retourna chez
 elle accompagnée de du Châtelet, ce qui déplut horriblement au pauvre amoureux.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, 2^e partie, 1836-1843.

1. Confusions : maladroitures, embarras.

2. Répudiation : abandon. Au sens propre : acte par lequel un homme, dans certaines cultures, renvoie son épouse.

3. Châtelet : le baron du Châtelet. M^{me} de Bargeton le préférera à Lucien.

4. Tournure : allure, élégance.

5. Redingote : veste de soirée.

Madame Bovary à l'opéra de Rouen

Emma Bovary, une jeune femme romanesque, s'ennuie auprès de son mari, modeste "officier de santé" à Yonville, un bourg de Normandie. Un jour, ce dernier, pour la distraire, la conduit à l'opéra de Rouen, où l'on joue un opéra de Donizetti, Lucia di Lammermoor, une tragique histoire d'amour qui s'achève par la mort de l'héroïne.

Un battement de cœur la prit dès le vestibule. Elle sourit involontairement de vanité, en voyant la foule qui se précipitait à droite par l'autre corridor, tandis qu'elle

montait l'escalier des premières. Elle eut plaisir, comme un enfant, à pousser de son doigt les larges portes tapissées ; elle aspira de toute sa poitrine l'odeur poussiéreuse des couloirs, et, quand elle fut assise dans sa loge, elle se cambra la

5

taille avec une désinvolture de duchesse.
La salle commençait à se remplir, on tirait les lorgnettes ⁽¹⁾ de leurs étuis, et les abonnés, s'apercevant de loin, se faisaient des salutations. Ils venaient se délasser dans les beaux-arts des inquiétudes de la vente ; mais, n'oubliant point les affaires,

10

ils causaient encore cotons, trois-six ⁽²⁾ ou indigo ⁽³⁾. On voyait là des têtes de vieux, inexpressives et pacifiques, et qui, blanchâtres de chevelure et de teint, ressemblaient à des médailles d'argent ternies par une vapeur de plomb. Les jeunes beaux ⁽⁴⁾ se pavanaient au parquet, étalant, dans l'ouverture de leur gilet, leur cravate rose ou vert pomme ; et madame Bovary les admirait d'en haut, appuyant sur des badines à pomme d'or la paume tendue de leurs gants jaunes.

15

Cependant, les bougies de l'orchestre s'allumèrent ; le lustre descendit du plafond, versant, avec le rayonnement de ses facettes, une gaieté subite dans la

20

salle ; puis les musiciens entrèrent les uns après les autres, et ce fut d'abord un long charivari de basses ronflant, de violons grinçant, de pistons trompétant, de flûtes et de flageolets ⁽⁵⁾ qui piaulaient ⁽⁶⁾. Mais on entendit trois coups sur la scène ; un roulement de timbales ⁽⁷⁾ commença, les instruments de cuivre plaquèrent des accords, et le rideau, se levant, découvrit un paysage.
C'était le carrefour d'un bois, avec une fontaine, à gauche, ombragée par un

25

chêne. Des paysans et des seigneurs, le plaid ⁽⁸⁾ sur l'épaule, chantaient tous ensemble une chanson de chasse ; puis il survint un capitaine qui invoquait l'ange du mal en levant au ciel ses deux bras ; un autre parut ; ils s'en allèrent, et les chasseurs reprirent.
Elle se retrouvait dans les lectures de sa jeunesse, en plein Walter Scott ⁽⁹⁾. Il lui semblait entendre, à travers le brouillard, le son des cornemuses écossaises se répéter sur les bruyères. D'ailleurs, le souvenir du roman facilitant l'intelligence du libretto ⁽¹⁰⁾, elle suivait l'intrigue phrase à phrase, tandis que d'insaisissables pensées qui lui revenaient, se dispersaient, aussitôt, sous les rafales de la musique. Elle se laissait aller au bercement des mélodies et se sentait elle-même vibrer de tout son être comme si les archets des violons se fussent promenés sur ses nerfs.
Elle n'avait pas assez d'yeux pour contempler les costumes, les décors, les personnages, les arbres peints qui tremblaient quand on marchait, et les toques de velours, les manteaux, les épées, toutes ces imaginations qui s'agitaient dans l'harmonie comme dans l'atmosphère d'un autre monde. Mais une jeune femme s'avança en jetant une bourse à un écuyer vert. Elle resta seule, et alors on entendit

35

40

une flûte qui faisait comme un murmure de fontaine ou comme des gazouillements d'oiseau. Lucie entama d'un air brave sa cavatine ⁽¹¹⁾ en sol majeur ; elle se plaignait d'amour, elle demandait des ailes. Emma, de même, aurait voulu, fuyant la vie, s'envoler dans une étreinte.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, XV, 1856.

1. Des jumelles de théâtre.

2. Eau-de-vie fabriquée en Normandie.

3. Teinture bleue d'origine végétale.

4. Jeunes gens élégants.

5. Petite flûte à bec.

6. Au sens propre, "piauler" signifie "pousser de petits cris aigus et répétés, en parlant des poussins.

7. Instruments à percussion constitués d'un fût en cuivre couvert d'une peau.

8. Tissu écossais.

9. Auteur écossais de romans historiques appréciés par les Romantiques. L'opéra *Lucia di Lammermoor* est tiré de l'une de ses œuvres.

10. Le livret, le texte de l'opéra.

11. Air d'opéra.

Quand la peste est mise en scène...

L'action de La Peste, roman à succès d'Albert Camus, se déroule à Oran dans les années 1940, à l'époque de l'Algérie française. La ville est totalement repliée sur elle-même à la suite d'une épidémie de peste que le médecin Rieux tente de contenir. Cottard, l'un des personnages de cet extrait, tient sa propre chronique des événements. Avec son ami Tarrou, ils assistent à une représentation de l'opéra de Gluck, Orphée et Eurydice, au cours de laquelle un drame a lieu.

Installés aux places les plus chères, Cottard et Tarrou dominaient un parterre ⁽¹⁾ gonflé à craquer par les plus élégants de nos concitoyens. Ceux qui arrivaient s'appliquaient visiblement à ne pas manquer leur entrée. Sous la lumière éblouissante de l'avant-rideau, pendant que les musiciens accordaient discrètement leurs instruments, les silhouettes se détachaient avec précision, passaient d'un rang à l'autre, s'inclinaient avec grâce. Dans le léger brouhaha ⁽²⁾ d'une conversation de bon ton, les hommes reprenaient l'assurance qui leur manquait quelques heures auparavant, parmi les rues noires ⁽³⁾ de la ville. L'habit chassait la peste.

Pendant tout le premier acte, Orphée se plaignit avec facilité, quelques femmes en tuniques commentèrent avec grâce son malheur, et l'amour fut chanté en ariettes ⁽⁴⁾. La salle réagit avec une chaleur discrète. C'est à peine si on remarqua qu'Orphée introduisait, dans son air du deuxième acte, des tremblements qui n'y figuraient pas, et demandait avec un léger excès de pathétique, au maître des Enfers, de se laisser toucher par ses pleurs. Certains gestes saccadés qui lui échappèrent apparurent aux plus avisés comme un effet de stylisation qui ajoutait encore à l'interprétation du chanteur.

Il fallut le grand duo d'Orphée et d'Eurydice au troisième acte (c'était le moment où Eurydice échappait à son amant) pour qu'une certaine surprise courût dans la salle. Et comme si le chanteur n'avait attendu que ce mouvement du public, ou, plus certainement encore, comme si la rumeur venue du parterre l'avait confirmé dans ce qu'il ressentait, il choisit ce moment pour avancer vers la rampe d'une façon grotesque, bras et jambes écartés dans son costume à l'antique, et pour s'écrouler au milieu des bergeries du décor qui n'avaient jamais cessé d'être anachroniques ⁽⁵⁾ mais qui, aux yeux des spectateurs, le devinrent pour la première fois, et de terrible façon. Car, dans le même temps, l'orchestre se tut, les gens du parterre se levèrent et commencèrent lentement à évacuer la salle, d'abord en silence comme on sort d'une église, le service fini, ou d'une chambre mortuaire après une visite, les femmes rassemblant leurs jupes et sortant tête baissée, les hommes guidant leurs compagnes par le coude et leur évitant le heurt ⁽⁶⁾ des strapontins ⁽⁷⁾. Mais, peu à peu, le mouvement se précipita, le chuchotement devint exclamation et la foule afflua vers les sorties et s'y pressa, pour finir par s'y bousculer en criant. Cottard et Tarrou, qui s'étaient seulement levés, restaient seuls en face d'une des images de ce qui était leur vie d'alors : la peste sur la scène sous l'aspect d'un histrion ⁽⁸⁾ désarticulé et, dans la salle, tout un luxe devenu inutile sous la forme d'éventails oubliés et de dentelles traînant sur le rouge des fauteuils.

Albert Camus, *La Peste*, ch. IV, 1947.

1. Rez-de-chaussée d'une salle de spectacle.

2. Mélange confus de voix.

3. Allusion à la peste, appelée aussi *Mort noire*.

4. Courts airs d'opéra.

5. Révélant des confusions entre plusieurs époques.

6. Choc ou coup.

7. Sièges rabattables dans une salle de spectacle.

8. Mauvais comédien.

Textes complémentaires :***Quel regard un enfant peut-il porter sur le théâtre ?***

↪ Charles Baudelaire, "Les Vocations", *Le Spleen de Paris*, 1869.

↪ Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918, *À la recherche du temps perdu*.

Charles Baudelaire, "Les Vocations"

Le Spleen de Paris, également connu sous le titre Petits poèmes en prose, est un recueil posthume de poèmes en prose de Charles Baudelaire, l'auteur des Fleurs du Mal.

Dans un beau jardin où les rayons d'un soleil automnal semblaient s'attarder à plaisir, sous un ciel déjà verdâtre où des nuages d'or flottaient comme des continents en voyage, quatre beaux enfants, quatre garçons, las de jouer sans doute, causaient entre eux.

5 L'un disait : "Hier on m'a mené au théâtre. Dans des palais grands et tristes, au fond desquels on voit la mer et le ciel, des hommes et des femmes, sérieux et tristes aussi, mais bien plus beaux et bien mieux habillés que ceux que nous voyons partout, parlent avec une voix chantante. Ils se menacent, ils supplient, ils se désolent, et ils appuient souvent leur main sur un poignard enfoncé dans leur

10 ceinture. Ah! c'est bien beau! Les femmes sont bien plus belles et bien plus grandes que celles qui viennent nous voir à la maison, et, quoique avec leurs grands yeux creux et leurs joues enflammées elles aient l'air terrible, on ne peut pas s'empêcher de les aimer. On a peur, on a envie de pleurer, et cependant l'on est content... Et puis, ce qui est plus singulier, cela donne envie d'être habillé de même, de dire et de

15 faire les mêmes choses, et de parler avec la même voix..."

Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, 1869.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*

Le narrateur adolescent va pour la première fois au théâtre où la célèbre Barma doit jouer le rôle de Phèdre dans la pièce de Racine.

Mon plaisir s'accrut encore quand je commençai à distinguer derrière ce rideau baissé des bruits confus comme on en entend sous la coquille d'un œuf quand le poussin va sortir, qui bientôt grandirent, et tout à coup, de ce monde impénétrable à notre regard, mais qui nous voyait du sien, s'adressèrent

5 indubitablement à nous sous la forme impérieuse de trois coups aussi émouvants que des signaux venus de la planète Mars. Et, – ce rideau une fois levé –, quand sur la scène une table à écrire et une cheminée assez ordinaires, d'ailleurs, signifièrent que les personnages qui allaient entrer seraient, non pas des acteurs venus pour

10 réciter comme j'en avais vus une fois en soirée, mais des hommes en train de vivre chez eux un jour de leur vie dans laquelle je pénétrais par effraction sans qu'ils pussent me voir – mon plaisir continua de durer ; il fut interrompu par une courte inquiétude : juste comme je dressais l'oreille avant que commençât la pièce, deux hommes entrèrent par la scène, bien en colère, puisqu'ils parlaient assez fort pour

15 que dans cette salle où il y avait plus de mille personnes on distinguât toutes leurs paroles, tandis que dans un petit café on est obligé de demander au garçon ce que disent deux individus qui se colletent ; mais dans le même instant étonné de voir que le public les entendait sans protester, submergé qu'il était par un unanime silence sur lequel vint bientôt clapoter un rire ici, un autre là, je compris que ces insolents étaient les acteurs et que la petite pièce, dite lever de rideau, venait de

20 commencer.

Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918.



Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa, Antoine-Jean Gros, 1804, huile sur toile, 532 x 720 cm, musée du Louvre.